

opérés sur son tombeau démontrent surabondamment que le temps n'a point amoindri la puissante protection dont le saint couvre ses khoddam les Tlemsaniens.

## XLVIII

### SIDI CHOAÏB-IBN-HOCEÏN-EL-ANDALOCI

#### (SIDI ABOU-MEDYAN)

A une demi-heure de marche dans le sud-est de Tlemsan, un rencontre le village indigène d'El-Eubbad, célèbre à plus d'un titre, et qui, autrefois, avait l'importance d'une ville. On y comptait alors cinq mosquées à minaret et un grand nombre d'oratoires où s'exerçait la piété d'une population de fervents Musulmans. C'était comme l'annexe de Tlemsan-la-Guerrière. Toutefois, le souvenir des splendeurs passées n'y est pas éteint ; il vit toujours dans la mémoire des pieux enfants de l'Islam ; il est, en outre, consacré par des monuments remarquables qui ont déjà vécu plusieurs siècles, et qui, s'il plaît à Dieu ! en traverseront bien d'autres encore.

C'est à l'extrémité orientale et au point culminant du village actuel qu'il faut chercher les monuments dont nous venons de parler. Ils sont au nombre de trois, réunis en un seul groupe : le tombeau de l'*ouali* Sidi Abou-Medyan, puis

la mosquée et la medersa placées sous l'invocation de ce saint et illustre marabout.

Choâïb-Ibn-Hoceïn-El-Andaloci, surnommé Abou-Medyan, naquit à Sevilla vers l'an 520 de l'hégire (1126), sous le règne du sultan almoravide Ali-Ibn-Youcef-Ibn-Tachfin.

Abou-Medyan avait été destiné par sa famille à la procession des armes ; mais sa vocation l'entraînait irrésistiblement vers la science. Libre enfin de suivre ses goûts et ses aptitudes, qui le poussaient du côté de l'étude, il fréquenta pendant quelque temps les écoles de Sevilla, puis il passa à Fas pour s'y livrer aux études théologiques supérieures.

Mais sa véritable inclination ne tardait pas à se révéler aux yeux de ses savants professeurs; déjà, en effet, le marabout perçait sous l'étudiant ; déjà l'amour de l'ascétisme et de la vie contemplative envahissait cette âme qui semblait mal à l'aise dans un corps humain, et dont toutes les tendances étaient le détachement des choses de la terre et le besoin de s'en retourner vers le monde immatériel, sa patrie spirituelle.

Depuis longtemps déjà, le jeune Choâïb-Ibn-Hoceïn était *hafodh*, c'est-à-dire qu'il savait par cœur tout le Koran, qu'il récitait en véritable *tali*, et avec des modulations tellement suaves que les anges chargés de la garde du premier ciel n'hésitaient pas à quitter leur poste pour venir l'entendre et l'applaudir.

Après être resté quelque temps à Fas, le *thaleb* Choâïb reprit le bâton de voyage et se mit en route pour Tlemsan ; mais, dominé déjà par le besoin de la solitude et de la vie anachorétique, et sentant le souffle de la familiarité divine qui descendait sur lui, il se retira dans la montagne de Terni, au-dessus d'El-Eubbad, passant ses jours et ses nuits en prières

et en mortifications sur le tombeau de l'ouali Sidi Abd-Allah-ben-Ali, en grande vénération à Tlemsan, et qui y était mort en l'an 470 de l'hégire (1077).

Sidi Choâïb prouva bientôt que le Dieu unique l'avait trouvé digne du don de prescience et de la délégation d'une part de sa toute-puissance. Ce fut dans les circonstances suivantes que se révéla le jeune thaumaturge. Un jour, le fils du célèbre Abd-El-Moumen, Abou-Hafs, gouverneur de Tlemsan, eut son trésor volé : des malfaiteurs s'étaient introduits furtivement dans son palais et l'avaient dévalisé. Vainement des recherches furent faites dans toute la ville pour arriver à la découverte des auteurs de cet audacieux larcin. Ils avaient échappé à toutes les investigations, et le gouverneur désespérait de rentrer dans son bien, lorsqu'on lui conseilla d'avoir recours à un saint marabout qui vivait en ascète dans le Djebel-Terni, et qu'on nommait Sidi Abou-Medyan. *L'ouali* fut, en effet, mandé devant le prince, qui l'interrogea sur les auteurs du vol dont il avait été la victime.

Sidi Abou-Medyan répondit sans la moindre hésitation : « Celui qui t'a volé, ô sultan ! est aveugle et cul-de-jatte. Envoie dans telle maison ruinée située dans tel endroit de la ville, et tu y trouveras ton trésor et l'auteur du vol. »

On se rendit, en effet, au lieu indiqué, et l'on trouva le trésor enfoui dans la cour de la maison. Les habitants de cette mesure étaient, comme le saint l'avait indiqué, un aveugle et un cul-de-jatte ; ce dernier, monté sur les épaules de l'aveugle, l'avait dirigé, et, de concert, ils avaient ainsi commis le vol.

Bien que très jeune encore, puisqu'il n'était âgé que de vingt-cinq ans, Sidi Abou-Medyan préluait ainsi à la belle réputation de thaumaturge qu'il se fit plus tard dans tous les pays qu'il visita ou qu'il parcourut.

Mais le vœu le plus ardent de Sidi Abou-Medyan était le pèlerinage aux Villes saintes et bénies, Mekka et El-Medina : il quitta donc sa kheloua du Djebel-Terni, et se mit de nouveau en route pour accomplir est important devoir, Il rencontra à Mekka l'illustre Sidi Abd-el-Kader-El-Djilani, lequel, reconnaissant instantanément en lui un élu de Dieu, rallia à l'ordre dont il était le chef ; il lui donnait en même temps la mission de faire des prosélytes dans toutes les parties des pays musulmans vers lesquels Dieu dirigerait ses pas.

Sidi Abou-Medyan visita Baghdad, où il conquit de nombreux adeptes à l'ordre du grand saint de cette cité ; puis, pris de la nostalgie du pays natal, il retourna à Sevilla, qu'il quitta pour Cordoba. Il séjourna quelques années dans ces deux villes, où il professa la théologie, la rhétorique et la jurisprudence ; il prêchait surtout le mépris de la *vieille*, de la *mère de la puanteur* ; c'est ainsi qu'il désignait souvent le monde d'ici-bas, et il répétait fréquemment cette maxime du Prophète : « L'espace de la longueur de l'arc de l'un d'entre vous, ô Musulmans ! ou la place de son fouet dans le paradis, vaut mieux que tout l'espace du monde d'ici-bas, et que tout ce qu'il renferme. »

« Qu'est-ce que la vie de ce monde ? disait-il aussi quelquefois : rien autre chose qu'un accident, qui, échoit aussi bien au vertueux qu'au méchant. »

Il y avait longtemps déjà que Sidi Abou-Medyan avait été éclairé pour la première fois par les rayons de la révélation divine ; aussi était-il fréquemment dans cet état qu'on appelle *moudjdoub*, c'est-à-dire dans le ravissement mystique, ou dans celui qui se nomme *fana*, lequel est l'anéantissement de l'individualité de l'homme absorbé dans l'essence de Dieu ; aussi en était-il arrivé à la

parfaite contemplation de la Divinité, tout au moins on ses attributs.

Sidi Abou-Medyan combattait violemment la doctrine des *Djabarya*, cette secte qui n'admet point le libre arbitre chez l'homme ; il exaltait, au contraire, les *Kadarya*, qui professent la doctrine opposée. Il était également sans pitié pour les sectaires de la *mouchebbiha*, ces impies et orgueilleux anthropomorphistes qui osent assimiler la nature de Dieu à celle des hommes.

Il croyait, avec les Ehel-El-Komoun, que les âmes de toutes les générations futures ont été créées à la fois, et que leurs germes ont été déposés en la personne du premier homme, Adam.

Il est inutile de répéter que Sidi Abou-Medyan possédait le don des miracles de première puissance, celle qui pouvait, à sa volonté, changer l'ordre des éléments. Ce n'était point un de ces thaumaturges honteux qui dissimulent leur pouvoir surnaturel, et qui se font longtemps prier, même pour opérer en petit. Quand un visiteur se présentait à lui, il allait au-devant de sa demande, — il lisait dans la pensée de ceux qui le consultaient, ou qui sollicitaient son intervention, absolument comme dans son Koran : « Que veux-tu, ô femme ?... Un enfant, n'est-ce pas ?... Dieu te l'accorde par mon intermédiaire. — Et toi, ô homme ?... Tu désires un héritier ?...: Il est trop tard ; tu as un pied dans la tombe, et tes reins sont desséchés. — Et toi, jeune fille, tu veux un riche et jeune époux, sans doute ?... Eh bien ! quand tu rencontreras celui que tu désires pour fiancé, fais-lui entendre ta voix et laisse-lui voir ton pied : car il sait que, lorsque ces deux choses cachées d'une femme sont belles, le reste est beau aussi. » Quelle que soit la solution qu'il donnât aux demandes qui lui étaient

faites, le client se retirait toujours satisfait ; nous ajouterons que sa rondeur un peu brutale ne déplaisait pas, au contraire, aux gens qui venaient lui demander son intercession. Certainement, dans les réponses que nous venons de rapporter, il n'y a rien là qui soit bien miraculeux; mais nous pouvons citer des actes du saint marabout bien autrement surnaturels que les précédents ; le suivant, par exemple, démontre jusqu'à l'évidence que le Dieu unique lui avait cédé une partie assez notable de sa toute-puissance.

Un jour, — c'était à Bougie, où il s'était fixé d'une manière qui paraissait définitive, — un *thaleb* de ses élèves, à qui sa femme, une certaine nuit, n'avait pas donné les satisfactions nécessaires, et qui, à raison de ce qu'il appelait son mauvais vouloir, voulait s'en séparer par le divorce, sortit de bon matin pour aller consulter Sidi Abou-Medyan sur le parti qu'il devait prendre.

Il était à peine entré dans la salle où se tenait l'illustre chikh, que celui-ci, élevant la voix et apostrophant son disciple, lui jetait cette parole du prophète : « Garde ta femme, et crains Dieu. » Cette citation du Koran, — sourate XXXIII, verset 37, — répondait si à propos aux préoccupations du mari offensé, que la surprise le cloua sur place.

« Et comment as-tu su, ô Monseigneur ! la cause de ma démarche ? se hasarda à lui demander le *thaleb* ; car, j'en jure Dieu ! je n'en ai parlé à âme qui vive.

— Lorsque tu es entré, lui répondit Abou-Medyan, j'ai lu distinctement ces paroles du Livre sur ton bernous, et j'ai ainsi deviné ton intention. »

Il est inutile d'ajouter que le *thaleb* garda sa femme; mais la légende ne dit pas s'il eut lieu désormais d'en être plus satisfait, et si la paix rentra dans le ménage.



Nous avons dit plus haut que Sidi Abou-Medyan avait quitté Cordoba pour Bedjaïa (Bougie), où la science, à celle époque, était en grand honneur. Il y ouvrit une *medraça*, à laquelle le degré supérieur des sciences qu'on y enseignait fit bientôt une réputation dans tout le pays et au delà. Les élèves accoururent en foule pour écouter les doctes et fortifiantes leçons du saint et savant marabout, dont on admirait surtout l'éloquence et la parole harmonieuse. Se rappelant ces paroles du Prophète : « La chaire où je prêche est un des gradins du paradis », l'*ouali* vénéré se faisait fréquemment entendre dans le *menbeur* (tribune) de la grande mosquée de Bougie. Il y était, disaient ses contemporains, vraiment magnifique quand, y déployant sa haute taille, et la main droite fièrement appuyée sur le sabre de bois, il inondait la foule des flots de son éloquente parole, parfumée comme l'eau de Selsebil ou de Tesnim, ces délicieuses sources du Paradis. Mais autant il était doux, suave, quand il dépeignait les merveilles des Djeïman-Eden, ces jardins du séjour éternel où chaque bienheureux compte soixante-douze femmes pour son service particulier, autant il était terrible quand il faisait le tableau du jugement dernier, et des affreux tourments du brûlant Sakar, l'Enfer. Un frisson de terreur courait le long de la colonne vertébrale de ses auditeurs lorsqu'il s'écriait de sa voix métallique, et fusil en feu : « Dans ce jour redoutable, le soleil s'approchera si près des hommes que leurs ventres bouillonnants gronderont et crieront : *Rik ! rik !* »

Mais, desservi par des envieux auprès du sultan Yâkoub-El-Mensour l'Almohade, qui comptait Bougie dans ses États depuis qu'Abd-El-Moumen s'en était emparé, Sidi Abou-Medyan fut rappelé à Tlemsan en 594 de l'hégire (1197) par ce prince, qui voulut le voir et l'interroger

lui-même. Le saint marabout se mit en route sans retard pour obéir aux ordres de son souverain. Lorsque, arrivé à Aïn Tekbalet, il aperçut Tlemsan, il s'écria, en indiquant à ses compagnons le ribath<sup>(1)</sup> d'El-Eubbad, et comme s'il eût le pressentiment de sa fin prochaine : « Combien ce lieu est propre pour y dormir en paix de l'éternel sommeil ! » Parvenu sur l'ouad Icer, il vida sa coupe en disant : « Dieu est la vérité suprême ! » Sidi Abou-Medyan avait vécu soixante-quinze ans.

Transporté à El-Eubbad, il fut rendu à la terre sur un point où reposaient déjà les précieux restes de plusieurs marabouts morts en odeur de sainteté.

Mohammed-En-Naceur, successeur d'El-Mensour, fit élever un magnifique mausolée à la mémoire de Sidi Abou-Medyan. C'est ce monument, embelli depuis par Yarmoracen-ben-Zeyan et par le sultan mérinide Abou-'1-Hacen-Ali, que nous voyons encore aujourd'hui.

On arrive à la koubba du saint marabout en descendant, par plusieurs marches, dans une petite cour carrée à arcades retombant sur des colonnes d'onyx. De cette cour, on entre de plain-pied dans la koubba, où se dresse, sous un dôme percé de fenêtres étroites à travers lesquelles arrive, par des vitres de couleur, une lumière discrètement mystérieuse, un *tâbout* de bois sculpté recouvert d'étoffes lamées d'or, d'argent, et de drapeaux de soie brodés d'inscriptions fournies par le Koran. C'est là que repose depuis bientôt sept siècles, la dépouille mortelle de Sidi Choâïb-Ibn-Hoceïn-El Andaloci, surnommé Abou-Medyan, l'*ouali*, le *Kotb*, le *R'outs*<sup>(2)</sup>.

---

1. Couvent de religieux guerriers.

2. L'*Ouali*, le saint, l'ami, l'élu de Dieu ; — le *Kotb*, littérale-



La porte de la mosquée d'El-Eubbad est due à un miracle posthume de Sidi Abou-Medyan. Cette porte, d'un très riche travail, fut construite par un captif espagnol pour prix de sa rançon; elle fut jetée à la mer, — la légende n'en dit pas la raison, — et abandonnée à l'inconstance des îlots ; Mais, Sidi Abou-Medyan s'en mêlant, la porte arriva miraculeusement à El-Eubbad.

Pendant sa longue existence, et depuis sa mort, Sidi Abou-Medyan opéra de nombreux miracles dont le souvenir fut précieusement conservé par la tradition ; mais, dans la crainte de redites, lesquelles deviendraient fastidieuses, — car plusieurs des karamat attribuées à cet ouali le sont également à d'autres saints, — nous nous dispenserons de les rapporter. Bien que Sidi Abou-Medyan soit incontestablement une des illustrations religieuses les plus anciennes et les plus populaires de l'Algérie, nous nous en tiendrons cependant là pour ce qui concerne l'*ouali* vénéré d'El-Eubbad.

---

ment, le pôle ; dans le langage mystique, le saint par excellence, celui qui occupe le sommet de l'axe autour duquel le genre humain, — bons ou mauvais, — accomplit son évolution ; — le *R'outs*, l'être unique, le recours suprême des affligés, le sauveur surtout. (Ch. Brosselard